

LA P... ... UEUSE.

« AUX POÈTES RÉUNIS »

Il y a (au moins l'ai-je éprouvé souvent) une honte, j'entends une gêne dans le corps, à entendre se succéder à la tribune les Grands Ronfleurs de la poésie, les Solennels Termités (la contradiction les a rongés de l'intérieur, mais ils tiennent debout par leur décoration et leur apparence est sauvée dans la pompe).

Autant de poètes dans une seule salle, et pas une vue en commun, mais malheureusement surtout pas cette vue qu'il n'y a aucune vue commune! Une réunion de poésie, ce devrait être l'affaire Dreyfus : « on n'en parlera pas — on en a parlé! », ravageant le banquet. Hélas, dans le cas de figure qui nous occupe, *on n'en parle jamais* : ainsi la nappe reste propre. On devrait plutôt imaginer une manière de jeu qui catalyserait l'énorme invisible dissension en suspens : car il y a là une *énergie*, une puissance inouïe, de quoi changer la stagnation en mascaret...

Cette pseudo-unanimité drapée de festivité est-elle alors caractéristique de la *poésie*? Il semblait que nous n'eussions guère en commun que quelque nom, « Mallarmé », le fétiche de quelque grande ombre. (Entre parenthèses, est-ce que cet usage de Mallarmé aujourd'hui ne devrait pas nous inquiéter? La « négativité » alléguée, ça sert à ça, la dentelle funèbre pour cette salle d'attente de gloire qui ne vient pas, le *posthume*, promis à soi par Mallarmé, met d'accord le ronfleur, le ressenti... etc.).

J'imagine que les sociologues ou les physiciens réunis ont autre chose à se refiler qu'un éponyme?!

Alors, cette juxtaposition indifférente de différences anesthésiées est-elle propre à la « psychologie des poètes réunis », spécialement *français*? Peut-être.

Cependant j'écoute ces discours, et ce qui m'intéresse c'est par où je ne suis pas d'accord; avec personne, par même avec tel poète anglophone — qui nous a fait le coup du prof, de la perspective, de la rétrospective, des « *années 20, 50, etc.* », avec un nom sur un pic, un « sommet », à chaque fois : la distribution des prix, spécialité anglo-saxonne, qui est le point de vue de la critique journalistique, à quoi celui du poète devrait opposer un placide « Il n'en est rien; rien ne s'est passé ainsi »; il faut se refaire contemporain de la circonstance d'une parole poétique pour l'entendre.

Est-ce que la *poésie* est compatible avec 1. un tel fouillis 2. un tel vide : le manque de tout « contenu commun »; le manque de dénominateur, — hormis peut-être, oui, justement, ... le *creux*! La poésie fait le *creux* comme sonorité; sans doute alors faudrait-il s'interroger sur le *creux* comme phénomène

positif! La poésie se gonfle en évacuant le « contenu », et fait résonner la langue comme tam-tam sur ce creux; sur ce ça-sonne-creux? La poésie est *creuse*? A creuser.

Ce soir-là, ce n'était que gémissement sur le défaut d'existence de la poésie et des poètes, leur manque à être lus, et la protestation que pourtant c'est bien excitant, bien « libérant », la poésie...

A quoi vient s'opposer ce fait : presque pas un livre de poésie n'intéresse autant que..., je ne dis pas *Papillon*, il ne s'agit pas de ça, mais Benveniste, Lacan, Eliade, Vernant, Foucault, Evans-Pritchard, ou si vous les préférez plus jeunes, Derrida, Detienne, Baudrillard, qui sont plus libérateurs, plus gais, plus pensifs, plus fictionnants, plus explicites, plus informatifs, et du coup font se lever plus de secrets, font meilleure part au(x) secret(s) que la plupart des livres poétiques aujourd'hui. On ne va tout de même pas s'obstiner à porter au compte de leur ignorance le fait que les « étudiants » s'intéressent plus à ce multi-discours « anthropologique » qu'à la « poésie »... Il faudrait peut-être interrompre l'autosatisfaction.

Il convient, donc, de critiquer le pathos habituel en ces « réunions », pour que *nous* progressions. Il faut déterminer un peu les contradictions, pour que tout ça cesse d'aller-de-soi.

En voici quelques-unes :

1. « La technique moderne nous accable et dévaste ce monde dont la poésie avait la garde (...) » vs « Comme c'est bien la technique, maintenant vous pouvez téléphoner à S.O.S. 0000 et vous entendrez un " poème ", c'est automatique » (...).

2. « La poésie est une affaire nationale, dans, par, de, pour le peuple, qui grâce au Gouvernement, au Ministère de la Culture (etc.) » vs « La poésie est subversion, résistance, clandestinité, agression » (...).

Autrement dit, si vous êtes un africain (francophone) en mission officielle représentant un gouvernement qui « favorise les valeurs profondes », etc. (la preuve, c'est qu'il m'envoie à Paris), vous êtes pour une poésie nationale, populaire, antiélitaire, scolaire, etc.; si vous êtes « victime d'un impérialisme », alors vous exaltez la poésie-refus, émancipation, libératrice, etc.

3. « La poésie est parole difficile d'un grand poète (du) secret (" Mallarmé ") », vs « La poésie appartient au peuple qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. » « La poésie est pour très peu », vs « La poésie doit s'afficher à la station Châtelet... », etc.

Et la séance se termine par la motion de compromis du télégramme démagogique en faveur de « la libération des *poètes* emprisonnés ». Personne n'ayant su, ou voulu s'interroger : si les poètes s'engagent dans une lutte précise, politique, contre les pouvoirs établis, leurs gouvernements, etc., en tant que militants *agissant* par leurs écrits et leurs mots, alors ils ne peuvent échapper aux « lois » de cette guerre, et réclamer une *immunité* qui leur serait due en tant que « poètes ». Mais ils doivent fuir, se cacher, mentir, trahir, attaquer par ruse et surprise, parler depuis un exil, etc.; et c'est contre *toutes* les tortures et sanctions pour divergence d'opinion qu'il faut protester et télégraphier.

Mais ceux d'ici, les poètes, réclament tout, dans l'espace d'une utopie provisoire insensible à la contradiction : la responsabilité *et* l'exterritorialité, l'indé-

pendance *et* la gloire, la facilité *et* la difficulté, l'immanence *et* la transcendance; ils veulent la reconnaissance de leur exception *et* la non-sélection; le « droit » à la publication sans restriction ni délai, et le *droit à l'éloge*, oui, à la notoriété. Pour eux il n'y a pas de contradiction entre « il y a des poètes partout » et « il n'y a que 4 ou 5 grandes œuvres poétiques par siècle dans une langue », parce qu'ils pensent, chacun, se situer à l'intersection de ces deux ensembles.

Et les Grands Ronfleurs roulent « la libération de l'homme », etc., cause servie par et à la poésie; mais ils ne savent rien, ne veulent rien savoir, de la question « qu'est-ce que l'homme »; et de la question « qu'est-ce que *libération* »; les voilà « anti-théoriques »! ils ne veulent pas entrer dans le travail, la déconstruction, la défection de ces « idées »; ils hurlent contre la complexité; ils veulent la tranquillité de s'adonner à des grands slogans humanistes, en-caisseur dans les dépôts-et-consignations qui gagent les tirades ronflantes éternellement étirables et le « contenu » des petites virtuosités poématiques de toute façon au service de l'Homme, qui, notre bonne volonté n'est tout de même pas en cause... etc.

Certes, il n'est pas question de « réclamer » que *toute* réunion, tout colloque, soit conflictuel et théorisant. Qu'une hospitalité d'apparat puisse réunir des discours édifiants, gratifiés gratifiants, comment l'éviter, et on se félicite de revoir des *amis*. Il serait même malséant et incompréhensible pour les intéressés qu'aux éloges, toasts et autres congratulations fût répondu par la dénonciation des méprises et la polémique. Nous sommes souvent ensemble pour parler à-côté-de, par exemple les uns à côté des autres et à côté de la question; mais une fois sortis du salon, et le champagne bu, c'est *entre nous* que la dissension doit se lever; il faut creuser le creux de la question...

QU'EST-CE QUI A CHANGÉ POUR « LA POÉSIE » ?

La connaissance du « rapport-à-la-langue » a changé, *en quoi* (hylè) consiste le poème, et donc « la poésie » (même si elle ne se *réduit pas* au poème, et à cette « cause » du poème).

Ainsi le poème contemporain *comporte-t-il* les marques d'attention, de déférence-référence à ses « substance et formes d'expression », et travaille-t-il avec du *savoir* linguistique et textologique. Ce qui comporte deux risques *a.* celui d'un repliement, court-circuit, sui-référentiel, coupé du « monde » *b.* celui d'une ruse qui par dérapage snob ou avant-gardiste, se contente d'émettre le signalement du poétique admis par la coterie, de « produire » des textes-conformes... à la formalité du « poétique »; de conformer aux normes du conseil de révision de la commission d'avant-garde; de préformer ou préfabriquer des « objets », artefacts tout-prêts pour la critique-textologique-d'avant-garde; une soumission *a priori* et serve au « contrôle » de la linguistique et de la théorie « textuelle » (voire épistémologique... etc.).

Le rapport au corps (a changé). Le rapport du sujet au corps a été transformé par la psychanalyse, celle-ci incorporant la sexualité et subjectivant le corps-sexuel par la parole dans la cure et le discours dans la théorie. Et on dirait que ce rapport est en passe d'être « libéré » plus retorsement, « au carré », par le débordement de la psychanalyse mise en question, par une attaque de la psychanalyse qui « familiariserait et socialiserait » trop le sujet; et en même temps

par le changement des mœurs à la mesure d'une exposition de l'économie sexuelle, d'une publicité des transactions de plaisir. Comme si le corps entrait, rentrait plus métaphoriquement « lui-même » en ses noms dans l'échange symbolique, dans les paroles, propos, discours et prestations littéraires; le corps plus nommément impliqué en toutes ses parties, disloqué, multiplicité dénombrable dont les « perversions », par exemple, sont les métonymies de son absence d'unité, monnayant les noms de toutes ses parties dans les équivalences anarchiques... Jadis et naguère le non-dit, le tu, principalement le sexuel, n'était pas seulement caché-par-pudeur *et* refoulé, mais en quelque sorte moins pris dans le symbolisme, parce qu'à la place des mots des situations de corps s'échangeaient d'autres valeurs, d'autres signes, lettres, emblèmes, *blasons*, une hiéraldique autrement distribuée et fonctionnante; or on dirait que les mots et valeurs du corps sexué viennent maintenant occuper les places d'où ont reflué d'autres mots, d'autres valeurs. On trafique plus nommément avec et sur le corps, on s'en dit les mots, on s'en échange les « intensités, les flux », les « organes », faisant entrer le médical, le physiologique, le psychologique, le libidinal dans la littérature.

Avec risque : d'un *nouveau réalisme* niais, fasciné par la répétition superstitieuse des termes « désir/plaisir/jouissance »; et combien de lecteurs, ignorants du sens *métaphorique* du « plaisir du texte », s'imaginent qu'il y a à jouir sexuellement à lire ou à écrire un « texte »? Une relance perfide et frustrante de *l'imaginaire* a lieu, par le cinéma surtout peut-être. Or le poème n'est pas le corps, le plaisir du texte n'est pas le plaisir sexuel; on ne jouit pas d'écrire... « Qui l'accomplit, intégralement, se retranche »...

La question de l'écriture et des écritures a changé. Peu de termes auront été par nous autant utilisés et usés, soumis à une telle inflation, que celui d'*écriture*. D'un côté le concept (?) en reçoit un raffinement extrême, « grammatologique » (celui d'une différence non conceptuelle, assignable seulement *a posteriori* au terme du devenir de la métaphysique, c'est-à-dire archéologiquement, ou an-archiquement, ou ana-téléo-logiquement — c'est-à-dire en remontant vers l'absence d'origine dans une pensée qui déconstruit « l'originarité » —; « différence » telle que de son énergie résulte le fait que l'*écriture* est prise dans le jeu d'une opposition métaphysique tel que l'*écriture empirique* « aura été » *réprimée* au cours de tout le cours occidental, etc.; or cette détermination philosophique (?) subtile fait que « l'écriture au sens de Derrida » (J.D. « Nous n'assistons pas à une fin de l'écriture qui restaurerait, suivant la représentation idéologique de Mac-Luhan, une transparence ou une immédiateté des rapports sociaux; mais bien au déploiement historique de plus en plus puissant d'une écriture générale dont le système de la parole, de la conscience, du sens, de la présence, de la vérité, etc., ne serait qu'un effet, et doit être analysé comme tel. ») n'a pas d'usage public, est inutilisable, n'est pas une notion-courante, et que ce sens « derrida » est *réservé*; est par *construction* ce qui prête à *contre-sens* — et du coup à la glose indéfinie des « derridiens », etc. Du coup, et d'autre part donc, la notion confuse abusive qui s'en répand, est d'une « généralisation » syncrétique, floue, « stimulante ». Pour dire quoi? à peu près le contraire de ce que le travail « grammatologique » cherchait à (dés)articuler à *la rigueur*: quelque chose comme l'*expressivité*,

l'accès à l'expression, à l'objectivation et à la productivité (donc au « marché » de-ce-qui-jusqu'ici-fut-réprimé (« comme l'Écriture ») : le terme désigne donc la poussée et l'intrusion dans la sphère des échanges culturels, de concurrence mondiale, de tous les « finis », les « sujets », qui « n'écrivaient pas » (et donc qui « n'écriront » toujours pas! qui « n'auront jamais écrit »), au sens où on parlait de peuples sans écriture et sans histoire, Ainsi parle-t-on de *l'écriture des femmes*, puisque l'ensemble féminin fut longtemps a-graphique, « réprimé ». Il s'agit d'idiolectes, idiosyncrasies, « formes d'expression », marquant l'entrée, au rang de sujet actif de l'histoire, de ce qui ne l'était pas — que le sujet soit collectif ou non; de devenir patent d'une force, partie prenante aux échanges, aux pouvoirs. (D'où la minimisation, la relativisation accrue de la forme poésie connue.)

L'essence de la culture a changé, et le culturel est devenu une énigme. Quel est ce *phénomène* dont nous considérons la « montée », qu'on peut équivalement déterminer comme acculturation ou dé(sac)culturation (« analphabétisation »)? Quelle est cette identité de la diffusion (de savoir, information, assurances diverses) et de la passivité enloisirée, uniformisation de masse, etc. Partout c'est la perte de certitude (« déstabilisation ») en ce qui concerne *ce qu'est* une chose : le bien dire et le bien écrire, la « représentation » théâtrale, la grammaticalité d'une langue, la responsabilité de « l'auteur », la fonction de la mémorisation, etc. Perte du « sens » de la subjectivité assurée... Hésitation formidable sur le caractère régressif ou progressif de cet état : par exemple, ce qui est revendiqué par certaines avant-gardes « fait le jeu » des « autorités »; il y a accord « objectif » entre les besoins du gouvernement de contrainte et la débilitation, déstabilisation, le délitement du sujet, opéré par les media en leur pointe « culturelle » même : conjonction du culturel et de la coercition.

Cette « hésitation » serait un symptôme de perte du réel. La *subjugation* étatique de la vérité a remplacé la *vérité* « d'adequatio » « subjuguée » par l'étantité (Heidegger); le devenir-Image de l'Idée (espèce de phase « terminale » d'un déclin et assujettissement historial de l'Idée) (as)servi par la technologie et géré techniquement par le Pouvoir (et réciproquement) « règne ». D'où la fureur subversive d'un Burroughs à brouiller et briser cette emprise : action *non traductible*; c'est-à-dire aussitôt *recupérée* que traduite...

IN MEMORIAM VILLON

Peut-être tout ce qui ne sera pas référencé, et ainsi *parlant* pour les gens d'ici et de là, distinctivement, comme le poème à son temps de Villon, présentera de moins en moins d'intérêt, jusqu'à se volatiliser?

De même que le fait-divers dans son obscène particularité, en « raison » même, on dirait, de l'étroitesse de son lieu et de sa formule, *atteint* le public par les media (ou qu'en général, caricature du court-circuit singulier-universel, c'est en s'enfonçant dans l'excès de sa limitation qu'une activité ou un témoignage va faire irruption à l'échelle nationale et internationale), de même il semble que de la *littérature*, ou bien perdra toute actualité, au sens d'activité, d'énergie, ou bien se fait *culturelle* aujourd'hui; qu'est-ce que culturelle? dans le sens de la promiscuité avec le *fonds* supposé « manquer le moins »

à un ici : « éternité » des lignes du site, réserve inépuisable des traditions et des rites, « lourdeur » d'une Histoire commémorée, rumeur des drames faisant de la figuration pour le destin, atelier de rénovation des symboles et des signes dans les échanges...

Ou : quels sont les destinataires et les référentiels en ce moment pour de la « littérature » ?

a. Le « monde universitaire », en « hémisphère nord », à la fois réel « géographiquement » et imaginaire, de plus en plus « anglo-saxon » — et « compréhensif », en latitude homothétique, quelques aires au sud du Sud, australienne, sud-africaine (latitude de Sydney, Le Cap, Buenos-Aires); il fait masse critique, textologique, théorique pour le littéraire; sa mercuriale est, par exemple, la revue *Poétique*, bulletin de liaison. Il tourne rond, de plus en plus, et vicieusement : pro-duisant par commande implicite, « préformant », des « textes », de l'écrit « littératurologique », aux conditions de température et de pression requise par la pratique-théorique pour l'objectivité analysable de l'objet requis. La sphère de la littérature, entée depuis longtemps sur la préoccupation « scientifique » s'injectant les critères *épistémologiques* de la méthode expérimentale (est *objet* ce qui est répétable, mesurable, selon la *théorie* qui est instrumentation) ne s'intéresse bientôt plus qu'à des produits expérimentaux de laboratoire qu'elle *peut* reconnaître et traiter — et pour cause.

b. *Le monde du studio* : sphère *technique*, station expérimentale des media, complexe acoustico-visuel à « matière première » d'ondes, par et pour quoi se fait de la « littérature » au sens de la *culture* comme précontrainte par la technique, des artefacts « mac-luhaniens » pour « l'environnement » à prothèses sonore-filmique de l'existence-par-procuration imaginaire du travailleur-moderne (cf. documentaire de Butor sur l'énergie/musique/« sécurité », etc.)

c. Cependant, n'omettons pas, car leur survivance catachronique parasite le champ et fait encore illusion, le monde d'un achéo-public, de véritables « primitifs » de la culture à livres, à écriture, nostalgique de la modernité XIX^e siècle (et du début du XX^e) faisant alliance éventuelle avec le monde du folklore, de l'enracinement « culturel » dans un sens ancien, perdu, que la rémanence du terme de « culture culturelle » dissimule à la plupart (provoquant, par exemple, l'illusion de la fraîcheur future vigueur du tiers-monde, où les poètes seraient près du peuple et où la « technique » et la « modernité » ne feraient que brancher l'un sur l'autre les œuvres et le peuple!...).

d. N'y a-t-il rien autre que ces rémanences, ces leurres, ces circularités de la technique et de la réalité, ces pseudo-réalistes trompés par la prévention scientifique...?

Il ne semble pas : quelques exemples, pour lesquels nous ne nous hâterons pas de déclencher l'induction généralisante ni le rapt d'une notion subsumante, se contenteront d'indiquer des points de provenance de nouvelles *réalisations*, de déconcertantes productions : d'abord le nom de Soljenitzyne marque la ré-union de la résistance et de la littérature (cf Glucksman; Cl. Lefort), l'efficacité formidable du projet de lucidité, la capacité d'analyse et de dessillement d'une œuvre « littéraire ».

Evoquons la lutte d'émancipation du Québec, comme lieu d'une lutte où de

la poésie contribue à desserrer l'oppression d'une Laputa (« Canada »). Et, malgré toutes les équivoques dont l'analyse risquerait de « nous ramener aux cas précédents », l'archipel de la contre-culture, la sporade des luttes pour le local, la concrétion de nouvelles, réelles, reprises de l'ancien, inventions de l'être-ensemble, des échanges, de leur symbolique.

Quelle que soit la direction de notre regard synoptique, ce qui paraît assuré « en tout cas », c'est rien moins que le faux-semblant d'une autarcie de la « littérature » coupée du monde et de ses mondes...

OBJECTIVITÉ

« ... une mosquée à la place d'une usine,
une école de tambours faite par des
anges, des calèches sur les routes du ciel,
un salon au fond d'un lac (...) »

... faire la poésie en se mettant dans les conditions d'en faire, qui ne sont pas d'isolement rêveur, d'idiosyncrasie à fantasmés, mais de la disposition, ou intention, de lire la circonstance, rencontrée et provoquée — quand « tout » est disponible en tant que configuration symbolique du tout, transcribable en les mots de sa phase énigme, pareille à un tarot à figures anciennes et nouvelles où s'agence une singularité du dispositif archétypique, où se lie et se lit la circonstance. Y être à plusieurs pour qu'une disposition commune fraye un espace « objectif » de lecture comme d'un élément où les coadjuteurs peuvent reconnaître le monde de référence à mesure que les dés des phrases le manifestent en cherchant d'un coup de désespoir à relever le symbole actuel de ses figurants : partition s'élaborant où les parties s'ajointent, asyndètes, dans le « poème » alambiqué qui recueille la circonstance complexe et fasse que le lieu utopiquement ait lieu... Ne laissons pas trop les choses se faire sans nous, il nous faut intervenir en tant que force poétique. Pourquoi aucune équipe (de ceux qu'on appelle « poètes ») ne fut à Montréal pour « lire » les jeux « olympiques » ; et avoir laissé à un universitaire américain l'anachronisme d'« identifier » ces jeux et les jeux grecs archaïques au titre commun de leur tricherie et de leur publicité (sic) ? « A chaque être plusieurs autres vies me semblaient dues. »

(Et nous savons bien que le cours des choses — leur perception et traitement général en valeurs d'échange et en signaux, la scission du privé et du public et l'instauration d'une socialité hypercontraignante, où les ci-devant sujet et objet sont assujettis au régime d'une essence technique de l'étant — est organisé en vue de l'inapparence et de l'inexistence de ce que j'appelais l'objectivité poétique de la circonstance.

Eteignoir et répressoir. Choses et gens, par exemple en tant que familles ou collectif sérieux de professionnels finalisés par le rentable, ou puissants qu'on dirait poupées du Mensonge ventriloque sur la vie (ils ne savent pas ce qu'en serait la vérité) pour *conserver* le pouvoir, etc., s'intéresseraient plutôt — s'ils avaient même à s'y intéresser — à ce que cette force poétique, cette autre production, qui est celle de la circonstance, en paroles puisque nous parlons la poésie, n'ait pas d'objectivité, mais soit a priori frappée de nullité — sauf à les canaliser, à les détourner en les retournant en valeurs *culturelles*,

du côté du secteur social programmé à cet effet — comme si l'art était aussi menaçant pour l'actualité mondiale qu'un évangile en appelant à une « fin du monde ».

A charge pour nous, donc, de reprendre les valeurs de faiblesse et de fragilité...)

Michel Deguy